

Cher Claude, je préfère m'adresser à vous directement, plutôt que d'évoquer un absent à la troisième personne. Je me souviens que c'est vous, l'auteur de *Mon heure sur la terre*¹, qui m'aviez dit un jour que les morts restent avec nous, parmi nous, tant que nous rappelons leur souvenir.

Avant même de savoir qui vous étiez, j'avais commencé à vous *deviner* quand je découvris en 1960 dans la *N.R.F.*² votre article intitulé : « La nostalgie du sacré chez Albert Camus ». J'étais intriguée par l'identité de celui qui présentait Camus sous un exergue biblique. Et, quelques mois plus tard, dans un autre numéro de la *N.R.F.*³, vous aviez signé un « Tombeau de Jules Supervielle », où je retrouvais le verbe *éluder*, déjà utilisé à propos de Camus :

Tu fus Prince du doute et des métamorphoses
N'en as-tu pas fini de t'éluder toi-même ?⁴

Et d'autant plus troublée que je venais moi-même de consacrer à Supervielle un poème intitulé « Métamorphose dernière », où je le tutoyais également :

Toi qui n'as jamais su choisir ton rivage
Ni saisir le jour par la peau de son cou⁵

En 1968, j'appris que vous vous étiez établi en Israël, au moment où j'avais décidé moi-même de quitter l'Europe. Ainsi, nous avons fait partie de cette vague d'émigrants ayant choisi Israël à l'époque de la Guerre des Six Jours. Comme vous l'affirmiez : « La Guerre des Six Jours a été une plaque tournante, un pôle d'attraction grâce auquel de nombreuses vies diasporiques se sont réorientées. »⁶ C'est alors que la lecture de *Moisson de Canaan* m'éclaira sur ce que j'éprouvais moi-même confusément. Tel un frère aîné qui m'avait précédée dans cette expérience, vous aviez trouvé le langage pour l'exprimer, et vous m'aidiez à me situer moi-même.

- 149 -

1 Paris : Galaade, 2008.

2 Hommage à Albert Camus, avril 1960.

3 Hommage à Jules Supervielle, octobre 1960.

4 Claude Vigée, « Le tombeau de Supervielle », *Canaan d'exil* (1956-1962), in *Jusqu'à l'aube future*. Poèmes 1950-2015. *Peut-être* n° 9. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 214.

5 *Le Thyrse*, janvier 1961.

6 « Manitou parmi nous », *Vision et silence dans la poésie juive*. Paris : L'Harmattan, 1999, p. 95.

Mais c'est seulement en décembre 1980 que je vous rencontrai lors de l'entretien que vous nous aviez accordé dans le cadre d'un séminaire de notre groupe de recherche sur les écrivains juifs d'Occident.⁷ C'est alors que se confirma mon impression première : que vous étiez *un être habité par une évidence*. Impression qui se renforça au fil des années. Depuis l'enfance vous saviez qu'au-delà du *hic et nunc*, il y avait un lieu de confiance, une source où vous puisiez votre énergie : *brasier ardent, noyau de lumière*, c'est ainsi que vos poèmes le désignent.

Je n'oublie pas que parmi les contemporains poètes, vous avez été le seul à soutenir mon combat pour ressusciter la figure et l'œuvre de Benjamin Fondane. En 1996, pendant l'entretien que nous eûmes en vue de préparer le texte « Un cri devenu chant » pour le numéro spécial de la revue *Europe*⁸, vous m'aviez confié : « On est des conscrits de la même classe, Fondane et moi, appelés à l'existence dans une même phase. » Car jamais vous n'aviez oublié l'instant où vous apprîtes que les lois de Vichy avaient promulgué le Statut des Juifs en 1940. Et, face à l'évènement, vous aviez, Fondane et vous-même, refondé une origine et une identité.

Cette fraternité avec Fondane, vous ne l'avez jamais reniée, vous reconnaissiez l'impact de son œuvre sur la vôtre. En 1999, au colloque de Tel-Aviv, vous me dîtes : « Fondane m'a servi de *révulsif*. Il m'a empêché de céder aux modes, et m'a aidé à être vrai. »⁹ Deux années auparavant, à Royaumont, où nous célébrâmes le centenaire de la naissance de Fondane, vous avez pris la parole pour un bel hommage : « Benjamin Fondane ou le cœur irrésigné »¹⁰. À la fin de votre exposé, vous nous avez lu le neuvain que vous aviez dédié à sa mémoire : « Pierre à feu », – cette pierre à feu incarne à vos yeux le destin et la poésie de Fondane. Car, engendrée par la violence du monde, sa parole poétique nous éclaire et nous soulève au-dessus de nous-mêmes pour un instant. Et nous vous écoutions, réunis dans un silence fraternel.

Vous lui avez rendu un dernier hommage en 2006, après l'inauguration de la place Benjamin Fondane, au Mémorial de la Shoah : « Un poète dans la tourmente ». Vous avez également inscrit le nom de Fondane dans votre propre poésie, dans ce requiem alsacien : « Les orties noires flambent dans le vent », citant en exergue deux vers de la « Préface en prose » :

Quand vous foulerez ce bouquet d'orties
qui avait été moi dans un autre siècle¹¹

Ainsi, vos deux voix résonnent dans ce thrène consacré au Bischwiller de votre enfance. Dans ce poème écrit à Jérusalem en 1982, retentit la colère du survivant qui épelle les noms de ses compagnons de

7 Il s'agit d'un groupe de recherche interuniversitaire créé en 1974, qui comptait des amis de Claude Vigée : Rachel Galperin, Charlotte Wardi, Lionel Cohn et moi-même.

8 Mars 1998.

9 Monique Jutrin, « En terre de connaissance », *L'Œil témoin de la parole*. Paris : Parole et Silence, 2001, p. 137.

10 *Rencontres autour de Benjamin Fondane*. Paris : Parole et Silence, 2003, pp. 101-119.

11 Benjamin Fondane, cité par Claude Vigée en exergue à *Les Orties noires flambent dans le vent*, in *Le sentier du futur, qui mène à l'origine*. Poèmes alsaciens. Édition bilingue. Cahier n° 5 de *Peut-être*. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 22.

classe exterminés à Auschwitz. L'image de l'ortie, pour vous comme pour Fondane, n'incarne pas seulement la douleur et l'irritation, mais aussi la force de vivre et de perdurer. Pour tous deux, la poésie est une parole née dans la gorge et portée par le souffle.

Un jour, je vous entendis dire : la poésie, à quoi sert-elle ? et de répondre aussitôt : elle nous apprend à vivre et à mourir. Déjà en 1937, vous écriviez :

L'horloge sonne : il fait si tard.
Me faudra-t-il encor partir ?¹²

Et comment ne pas évoquer votre humour ? Le jour où je vous ai félicité pour vos 80 ans, vous m'avez répondu avec un sourire : « Il y a toujours pire ».

Vous restez parmi nous. Un de mes amis, qui ne connaissait que votre *Panier de boublon*, me confie avoir lu récemment – et avec quelle émotion – « La dernière nuit », alors qu'il vient lui-même de perdre son épouse.

Cher Claude, j'ai aimé revivre avec vous les connivences qui ont tissé notre amitié.



- 151 -

12 Claude Vigée, « Premier exil », *Perce-Neige* (1936-1940), Poèmes de l'enfance et de l'adolescence en Alsace, in *Peut-être* n° 10. Chalifert : *Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée*, 2019, p. 127.



Claudine Singer, *Commencement*, 1967.